

Un flamboiement de raison critique

À propos de *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, de Jacques Bouveresse

Luis Carlos Fernandez

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fernandez, L. C. (2002). Un flamboiement de raison critique : à propos de *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, de Jacques Bouveresse. *Liberté*, 44(4), 177–186.

Socius, Minerve & Psyché

Un flamboiement de raison critique

(À propos de *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, de Jacques Bouveresse¹)

Luis Carlos Fernández

Les précédents écrits polémiques de Jacques Bouveresse contiennent des remarques substantielles sur la nocivité des médias en général et de la presse en particulier, mais l'ouvrage que je commente ici est entièrement consacré au phénomène. L'auteur s'y livre à un double exercice : d'admiration² pour l'objet (l'entreprise krausienne) et de vive exécration de la cible (l'empire du journal), avec le sérieux qui caractérise et distingue l'ensemble de sa production – essais non philosophiques compris³.

¹ Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, 234 p.

² Une pratique de l'hommage à laquelle le génie moraliste de Cioran (*Exercices d'admiration. Essais et portraits*, Paris, Gallimard, 1986) a conféré d'inimitables lettres de noblesse.

³ On ne saurait donc disqualifier celui-ci ou en minimiser l'intérêt en arguant que ce n'est pas de la philosophie. Boltanski fait ce genre de considération spéieuse au sujet de Bourdieu lorsqu'il déclare que le travail de ce dernier sur les médias « ce n'était plus de la sociologie, c'était de l'agit-prop » (*Le Monde*, 25 janvier 2002, p. 29).

En guise d'introduction aux dix chapitres qui composent cette nouvelle étude, un petit chef-d'œuvre d'ironie mordante intitulé « Lettre d'un lecteur d'aujourd'hui à l'éditeur de la *Fackel* », où le signataire feint de reprocher à Kraus l'aigreur, le ressentiment, la mesquinerie et l'obnubilation que les intellectuels dominants de l'époque ne manquaient pas de lui prêter, et que ceux d'aujourd'hui ne se privent pas non plus d'imputer à Bouveresse. Cette immuabilité de la riposte des critiqués à la critique qui les vise montre que, si le contexte et les acteurs ont changé depuis lors à bien des égards, les *types* sont toujours ceux que Kraus avait déjà si finement décrits il y a cent ans.

Propriétaire et éditeur du *Flambeau (Die Fackel)* – revue populaire viennoise qu'il publia régulièrement de 1899 à 1936 et rédigea seul la plupart du temps –, Karl Kraus est assurément l'un des grands esprits du XX^e siècle ; un intellectuel dont la singularité tient surtout à ceci que sa puissante « imagination mythopoiétique », loin de le détourner du réel, l'en rapprochait au contraire, lui en permettant la plus exacte lecture. Chez lui, une telle faculté n'était donc pas source de fantasmagories, mais de clairvoyance⁴. Bouveresse écrit là-dessus que :

Puisque la destruction de l'imagination a entraîné, selon lui, la perte corrélatrice du sens de la réalité, il n'est pas surprenant qu'il faille mobiliser à nouveau toutes les ressources de l'imagination pour commencer à retrouver le chemin de la réalité⁵.

⁴ Il va de soi que le talent littéraire, l'esprit logique et le sens aigu du réel d'un Kraus constituent une rare alliance. L'écrivain français Michel Rio possède hautement ces qualités, dont il a en outre fait un objet de réflexion (voir notamment « Le rêveur et le logicien », *Rêve de logique*, Paris, Seuil, 1992, p. 67-79).

⁵ Jacques Bouveresse, *op. cit.*, p. 101.

Voici un écrivain poète épris de rigueur, pour qui « rien n'était plus important que de reconnaître et de faire reconnaître clairement des *faits* », auteur d'une œuvre critique marquée au sceau de ce qu'on pourrait appeler un hyper-réalisme visionnaire ⁶.

On peut dès lors comprendre que, reparcourir celle-ci afin d'évoquer l'inlassable et exemplaire combat du célèbre littérateur bohémien contre la décadence morale de son époque – dont l'essor de la presse était, à ses yeux, la cause principale et la meilleure illustration –, ait pu sembler au philosophe le meilleur moyen d'instruire le procès de la nôtre.

Les maux auxquels s'est attaqué Kraus ont-ils disparu entre-temps ? Ou ce qui se passe n'est-il pas plutôt que nous y sommes désormais tellement habitués que nous sommes devenus incapables de les percevoir et *a fortiori* de nous en indigner ? N'avons-nous pas fini, avec le temps, par trouver à peu près normal ce que Kraus a passé sa vie à combattre sans merci et sans relâche et par nous résigner à l'essentiel de ce qu'il jugeait, pour sa part, inacceptable et révoltant ⁷ ?

Questions rhétoriques, bien entendu. Les maux en question se sont considérablement, et peut-être irrémédiablement, aggravés. Mais, enfoncés – comme nous le sommes

⁶ Mais, nul ne pouvant être lucide sur toute chose et constamment, il est arrivé à Kraus de prêter flanc aux accusations d'antisémitisme que lui ont valu certaines de ses mises en cause de la presse, et d'errer politiquement en estimant que le fascisme austro-hongrois pouvait constituer un ultime rempart contre la barbarie hitlérienne. Sur ces questions intriquées, je renvoie le lecteur aux précisions et éclaircissements qu'apportent les notes 5, 55 et 91 de l'ouvrage commenté.

⁷ Jacques Bouveresse, *op. cit.*, p. 38.

de plus en plus – dans « l’immense dépotoir des phrases » de la langue de bois journalistique, politicienne et mercantile, nous ne percevons guère ce que Kraus avait clairement vu venir, et qui est effectivement advenu : le despotisme planétaire de la marchandise et la société « post-humaine » qui en découle.

Kraus est témoin de l’effondrement rapide des espoirs que le libéralisme avait suscités à ses débuts, et dont le plus vif – et le plus cruellement déçu – était sans doute celui d’une presse authentiquement libre, indépendante et vouée à la défense de la liberté de pensée et d’expression. Or, au moment où la *Fackel* voit le jour, il est déjà tout à fait clair pour son éditeur que la liberté de la presse n’a plus une telle vocation et ne va pas au-delà de « celle du marché, avec toutes les possibilités d’exploitation cynique de la crédulité de l’acheteur, de manipulation, de fraude, d’escroquerie et de tromperie sur la marchandise qui en résultent⁸ ». Et puisque l’ordre libéral ne se montre que trop enclin à devenir « ultra », Kraus s’en prendra à son incarnation politique : le parti social-démocrate, et à son principal organe : la *Neue Freie Presse*, car l’un lui semble trahir systématiquement les valeurs qu’il est censé promouvoir, pendant que l’autre s’évertue à faire croire qu’il n’en est rien.

(Petite digression. Dans les années 60 – dont l’évocation provoque aujourd’hui, chez les plus indulgents d’entre nous, des sourires navrés – les sociaux-démocrates faisaient encore figure de « sociaux-traîtres ». Mais il y a belle lurette

⁸ Jacques Bouveresse, *op. cit.*, p. 33.

que nous avons appris à policer notre vocabulaire⁹, n'est-ce pas, et à sagement modérer nos aspirations, de sorte que le retour aux valeurs sociales-démocrates est désormais le *nec plus ultra* du « progressisme »).

Le temps des diatribes krausiennes est celui où, propulsé par la révolution technique que subissent l'imprimerie et les communications, le journalisme commence son irrésistible ascension vers le statut de « dernier pouvoir absolu ». Il s'agit d'un journalisme que l'on pourrait bien qualifier de « sauvage », au service du capitalisme du même nom. Kraus ne doutait pas que cette commune sauvagerie fût un trait *inhérent* au maître et au valet, et – dans le cas du premier à tout le moins – la suite de l'histoire ne saurait lui donner tort. Le loyal *Schmock*¹⁰ quitte donc le petit monde de la comédie pour devenir un redoutable acteur social – et la bête noire du satiriste.

Kraus a su anticiper la configuration du monde que nous habitons, dont les aspects les plus sombres le sont autant qu'il pouvait le craindre. Le vers publicitaire a dévoré le fruit médiatique et envahi l'ensemble du champ social ; le pouvoir de la « journalle » est plus abusif, insidieux, dangereusement concentré et fabricant d'opinion que jamais ; l'exacerbation de l'exhibitionnisme du public par le voyeurisme journalistique a engendré une florissante « industrie du questionnement déplacé et de la curiosité indécente »

⁹ Où une expression comme « syndicalisme de combat », par exemple, n'est plus le pléonasmе dont on eût ri jadis, mais un vilain cheveu sur la langue du « consensus » apaisant et du « partenariat » fructueux.

¹⁰ Personnage de la pièce de Gustav Freytag, *Les journalistes* (1853). Sous la plume de Kraus et de nombre de ses contemporains, ce nom devient emblématique des côtés les plus sombres du gazetier.

qui risque de faire disparaître la notion de vie privée ; devenue marchandise, l'information est, elle aussi, l'objet d'un traitement industriel qui la dégage du souci de vérification et la soumet au culte de l'actuel : au temps du maelström communicationnel, la nature et l'authenticité d'une information comptent infiniment moins que sa *brûlante* actualité.

Le sagace polémiste considérerait que la corruption du langage (par les bons offices de la presse, surtout) fraye la voie à celle des autres activités humaines, et il s'y est donc sans cesse attaqué. Les effets du discours creux lui paraissent, à juste titre, beaucoup plus nuisibles que ceux de la simple censure ; car celle-ci se limite à passer sous silence, alors que le langage frelaté *insignifie* – voire *déréalise* – les prévarications et magouilles qu'il voile.

À l'instar de Kraus – dont il partage le pessimisme combatif –, Bouveresse pense que le devoir de critique n'est pas moins contraignant lorsqu'on sait d'avance que son accomplissement n'est guère susceptible de contribuer à induire les changements souhaités. Convaincu que ses analyses ne troubleront aucunement l'ordre médiatique, politique, social et intellectuel qui en est l'objet, il a néanmoins tenu à les glisser entre les lignes du texte krausien pour rendre tangible son étonnante actualité. Un objectif modeste mais pleinement réussi.

ooo

Il m'a semblé opportun de faire suivre cette incitation à lire *Schmock* d'un exemple représentatif des distorsions que

les médias font subir régulièrement aux idées savantes. L'exemple est fourni par le dernier essai de Jean-Claude Guillebaud¹¹, *Le principe d'humanité*¹², et par ce que l'auteur en dit lors de l'entretien qu'il accorda le 13 septembre 2001 à Marie-France Bazzo, animatrice radio-canadienne de l'émission *Indicatif présent*. Je me contenterai pratiquement de citer les propos du journaliste, qui me semblent se passer de commentaire, et de donner à lire également ceux du philosophe dont il caricature la pensée.

Conquise d'entrée de jeu et admirative jusqu'au bout, l'hôtesse commence par souligner l'ambition « démentielle » que lui semblent trahir les titres de son invité. Lequel lui explique que ses travaux relèvent de l'enquête, et que dans celui dont ils vont discuter, il a voulu dégager la seule et unique question que posent les grands débats de l'heure, notamment ceux que soulève la révolution génétique : « comment définir l'homme ? qu'est-ce qui distingue l'homme de l'animal, de la machine, de la chose ? » Son projet, poursuit-il, consistait donc simplement (!) à « revisiter, comme on dit, les différentes disciplines scientifiques où ce problème se pose aujourd'hui, pour fixer à nouveau les frontières sur lesquelles il faut absolument que nous nous battions ». Rien de moins.

Prié de donner des exemples de l'alarmante érosion du sens de l'humain qu'entraîneraient certains développements du savoir scientifique, le lucide essayiste en propose

¹¹ Journaliste-éditeur-écrivain à succès, dont *La trahison des Lumières* et *La tyrannie du plaisir* remportèrent, respectivement, le prix Jean-Jacques-Rousseau, en 1995, et le prix Renaudot de l'essai, en 1998.

¹² Paris, Seuil, 2001.

deux. Le premier est celui des « extrémistes » en sciences cognitives, pour qui

il n'y a pas de différence entre le cerveau d'un homme et un ordinateur. Vous comprenez bien que ce type de raisonnement et ce type d'idéologie est effarant. Pourquoi ? Parce que si vous croyez cela, comment allez-vous expliquer demain qu'il est plus grave de tuer un homme que d'éteindre un ordinateur ?

Le second concerne l'éthologie et les réflexions qu'elle inspire à Peter Singer, philosophe et bioéthicien de renom. Des réflexions que notre médiatique penseur n'hésite pas à qualifier d'« idéologie folle ». Car Singer

se bat, tenez-vous bien, pour ce qu'on appelle The Great Ape Projet ; [il] voudrait que l'on étende la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen aux grands singes [...] présenté comme ça, ça fait un peu rigoler [...] mais quand on lit de plus près ce qu'il écrit à la suite de ça, ça fait beaucoup moins rire ; parce que, que dit-il ? il dit cette chose effrayante, dont je m'étonne qu'elle n'ait pas été plus souvent relevée : il dit qu'il y a moins de différence entre un homme bien portant et un grand singe qu'entre un homme bien portant et un handicapé mental. Il dit cela ! C'est un grand

¹³ Écoutons ce que dit réellement l'incriminé :

"At the time of the controversy over the Reagan administration's 'Baby Doe' rules, I wrote a commentary on the issue for *Pediatrics*, the journal of the American Academy of Pediatrics ["Sanctity of Life or Quality of Life?," *Pediatrics* 72: 128-129, July 1983; three protest letters were published with my reply in 73: 259-263, February 1984]. My commentary contained this sentence:

'If we compare a severely defective human infant with a nonhuman animal, a dog or a pig, for example, we will often find the nonhuman to have superior capacities, both actual and potential, for rationality, self-consciousness, communication, and anything else that can plausibly be considered morally significant.'

The editor received more than fifty letters protesting against my views in this commentary, several condemning the editor for allowing it to be published. Many of the correspondents protested particularly against the comparison of the intellectual

scientifique et il dit cela !¹³ Ça veut dire qu'il réinvente le nazisme. Ça veut dire qu'il accepte à nouveau qu'il y ait des degrés dans l'humanité de l'homme. C'est une barbarie qui, à long terme, me paraît à moi bien aussi dangereuse que les cinglés qui ont lancé leurs avions contre les tours de New York.

Guillebaud termine sa prestation en rappelant que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». De là qu'il faille fonder l'humanité de l'homme « sur la conviction et la certitude que la science ne peut pas être l'unique approche de la réalité ».

À côté de la démarche scientifique, il y a la poésie, le sentiment, l'amour. Si vous êtes croyant, vous direz qu'à côté de la démarche scientifique, il y a l'espérance évangélique, la foi, etc. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on ne peut pas clôturer l'esprit humain.

Inutile de préciser que les paroles de l'interviewé ne soulevèrent la moindre objection chez l'intervieweuse, qui, toute à son rôle de caisse de résonance, semblait incapable de raisonnement.

abilities of a human being and a dog or a pig. Yet the sentence that so disturbed them is not only true but *obviously* true.

The lingering sense of outrage at such comparison is a relic of the human-centred view of the universe which, as we saw, was severely battered by Copernicus and Galileo, an to which Darwin gave what ought to have been its final blow. We like to think of ourselves as the darlings of the universe. We do not like to think of ourselves as a species of animal. But the truth is that there is no unbridgeable gap gulf between us and other animals. Instead there is an overlap. The more intellectually sophisticated nonhuman animals have a mental and emotional life that is in every significant respect equals or surpasses that of some of the most profoundly intellectually disabled human beings. This is not my subjective value-judgement. It is a statement of fact that can be tested and verified over and over again. Only human arrogance can prevent us from seeing it." (*Writings on an Ethical Life*, New York: The Ecco Press, 2000, p. 220-221).

Il aurait pourtant dû lui sauter aux yeux que *Le principe d'humanité* n'est qu'un simple hurlement de loup « humaniste » friand de lauriers, un mélange d'emphatiques sottises et de mièvres poncifs qui laisse dans l'ombre les questions dont il prétend traiter ¹⁴.

¹⁴ À la périphérie du concert d'éloges qui accompagna le parcours promotionnel de ce produit, une petite note discordante : « Exécution sommaire de Jean-Claude Guillebaud » : www.ifrance.com/mutation/guillebaud.htm (consulté le 18 septembre 2002).